

Le citoyen et le philosophe-roi

L'allégorie de la caverne dans *La République*, Platon, Livre VII, 514a-517a.

— Imagine des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, dont l'entrée, largement ouverte à la lumière, s'étend sur toute la longueur. Ils sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent ni se déplacer ni regarder ailleurs que devant eux ; car leurs chaînes les empêchent de tourner la tête. Au-dessus et derrière eux, la lumière d'un feu brûle à distance. Entre le feu et les prisonniers passe une route élevée. Le long de cette route, imagine un petit mur, semblable à ces cloisons que les montreurs de marionnettes dressent entre eux et le public, au-dessus desquelles ils font voir leurs marionnettes.

— Je vois, dit-il.

— Imagine maintenant, repris-je, que le long de ce petit mur des hommes portent toutes sortes d'objets qui dépassent du mur : des statues d'hommes et d'autres êtres vivants, fabriquées en pierre, en bois et en toutes sortes de matières. Parmi ces porteurs, certains parlent, d'autres se taisent.

— Voilà, dit-il, une étrange image, et d'étranges prisonniers.

— Ils nous ressemblent pourtant, répondis-je. Crois-tu que de tels hommes puissent voir autre chose, d'eux-mêmes et de leurs compagnons, que les ombres qui se projettent, grâce au feu, sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?

— Comment pourraient-ils voir autre chose, dit-il, s'ils sont empêchés de tourner la tête ?

— Et des objets transportés derrière eux, n'est-ce pas la même chose ?

— Nécessairement.

— Et s'ils pouvaient parler entre eux, ne crois-tu pas qu'ils prendraient pour la réalité les ombres qu'ils voient passer devant eux ?

— Ils y seraient bien obligés.

— Et si la prison possédait un écho provenant de la paroi qui leur fait face, chaque fois qu'un des passants parlerait, ne croiraient-ils pas que c'est l'ombre qui passe devant eux qui parle ?

— Par Zeus, dit-il, je le crois.

— Ainsi donc, repris-je, de toutes façons, ces prisonniers ne considéreraient comme réel rien d'autre que les ombres des objets fabriqués.

— C'est nécessaire, dit-il.

— Considère maintenant, repris-je, ce qui leur arriverait si on les délivrait de leurs chaînes et qu'on les guérissait de leur ignorance.

Si l'un d'eux était détaché et contraint soudainement de se lever, de tourner le cou, de marcher et de regarder vers la lumière, il souffrirait à chaque mouvement et, ébloui, serait incapable de distinguer les objets dont il voyait auparavant les ombres.

Que répondrait-il, selon toi, si on lui disait que ce qu'il voyait auparavant n'était que des apparences insignifiantes, mais qu'à présent, parce qu'il est plus proche de la réalité et qu'il se tourne vers des êtres plus réels, il voit plus juste ?

Et si on lui montrait chacun des objets qui passent devant lui et qu'on le forçait, par des questions, à dire ce qu'il voit, ne crois-tu pas qu'il serait embarrassé et qu'il penserait que les

ombres qu'il voyait auparavant étaient plus vraies que les objets qu'on lui montre maintenant ?

— Beaucoup plus vraies, dit-il.

— Et si on le forçait à regarder directement la lumière elle-même, n'aurait-il pas mal aux yeux et ne chercherait-il pas à fuir pour retourner vers les choses qu'il est capable de regarder ? Et ne penserait-il pas qu'elles sont réellement plus claires que celles qu'on lui montre ?

— Certainement.

— Mais, repris-je, si quelqu'un le tirait de force hors de la caverne, par un chemin rude et escarpé, et ne le lâchait pas avant de l'avoir conduit jusqu'à la lumière du soleil, ne souffrirait-il pas et ne se révolterait-il pas d'être ainsi traîné ?

Et lorsqu'il arriverait à la lumière, ses yeux seraient tellement remplis d'éclat qu'il ne pourrait pas voir immédiatement une seule des choses qu'on lui présenterait comme vraies.

— Il ne le pourrait pas, dit-il, du moins pas immédiatement.

— Il lui faudrait donc, je pense, s'habituer, s'il voulait voir le monde supérieur. Il commencerait par regarder les ombres ; ensuite, les images des hommes et des autres êtres vivants dans l'eau ; puis les êtres eux-mêmes.

Après cela, il pourrait regarder plus facilement les choses qui sont dans le ciel et le ciel lui-même, en contemplant la lumière des étoiles et de la lune pendant la nuit, plutôt que le soleil et sa lumière pendant le jour.

— Sans doute.

— Et finalement, je pense, il pourrait regarder le soleil, non pas son image dans l'eau ou dans quelque autre surface, mais le soleil lui-même, à sa place propre, et le contempler tel qu'il est.

— Nécessairement, dit-il.

— Et après cela, il en viendrait à conclure que c'est lui qui produit les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui est, d'une certaine manière, la cause de tout ce qu'il voyait auparavant dans la caverne.

— Il est évident, dit-il, qu'il en viendrait là après toutes ces étapes.

— Eh bien ! repris-je, lorsqu'il se souviendrait de son premier séjour, de la sagesse qu'on y professait et de ses anciens compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouirait du changement et qu'il plaindrait les autres ?

— Certainement.

— Et s'ils avaient coutume, dans la caverne, de se décerner des honneurs et des louanges entre eux, selon celui qui voyait le plus nettement les ombres, qui se souvenait le mieux de leur succession, de leur ordre et de leurs rapports, et qui était ainsi le plus habile à deviner ce qui allait arriver, crois-tu qu'il envierait ces honneurs et regretterait ceux qui les recevaient ?

Ou bien ne préférerait-il pas, comme dans les vers d'Homère, « être le serviteur d'un autre homme, d'un homme pauvre », et supporter n'importe quoi plutôt que de vivre comme auparavant dans ce monde d'opinions ?

— Je crois, dit-il, qu'il préférerait tout souffrir plutôt que de vivre comme auparavant.

— Et imagine encore ceci, repris-je. Si cet homme redescendait dans la caverne et reprenait sa place auprès de ses anciens compagnons, ses yeux ne seraient-ils pas remplis de ténèbres, en revenant brusquement du soleil ?

— Si, certainement.

— Et s’il devait de nouveau rivaliser avec les prisonniers qui n’avaient jamais quitté leurs chaînes, pour distinguer les ombres, pendant que sa vue était encore faible et avant que ses yeux se soient accoutumés à l’obscurité — ce qui demanderait un certain temps — ne prêterait-il pas à rire ?

Ne diraient-ils pas qu’il est revenu de son ascension avec les yeux détruits et qu’il ne vaut donc pas la peine d’essayer de monter ?

Et si quelqu’un tentait de les détacher et de les conduire vers la lumière, ne chercheraient-ils pas à le tuer, s’ils pouvaient le saisir ?

— Ils le feraient certainement, dit-il.

Texte de Platon sur le philosophe-roi

« À moins, repris-je, que les philosophes ne deviennent rois dans les États, ou que ceux qu’on appelle à présent rois et souverains ne deviennent de vrais et sérieux philosophes, et qu’on ne voie réunis dans le même sujet la puissance politique et la philosophie... »

(Platon, La République, Livre V, 473c-é, trad. Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres.)